



VIRGINIE PORTES

.....

L'art d'écrire

**une bonne demande
de subvention**



Les Presses de l'Université de Montréal

Ce guide constitue une ressource indispensable pour aider les chercheurs à naviguer dans le processus complexe du financement de la recherche et de la rédaction des demandes de subvention. En mettant l'accent sur les éléments essentiels à maîtriser et en clarifiant les attentes des organismes de financement, il propose une méthode de travail éprouvée qui accroît considérablement les chances de réussite.

Structuré en trois volets, l'ouvrage explore la compréhension du système subventionnaire, le contenu de la demande ainsi que la planification du travail. Cet outil incontournable s'adresse principalement aux chercheurs universitaires, tant émergents qu'établis, mais aussi aux stagiaires postdoctoraux et aux professionnels de la recherche. Il propose des conseils précieux, dont plusieurs d'éminents chercheurs, adaptés à tous, même à ceux qui soumettent des demandes de financement dans des domaines autres que celui de la recherche.

Bien qu'il soit spécifiquement conçu pour répondre aux besoins des chercheurs canadiens, le guide reste pertinent dans d'autres pays. Les principes fondamentaux et les bonnes pratiques qu'il décrit s'appliquent aisément à divers contextes de financement de la recherche à l'échelle internationale.

Directrice du soutien à la recherche chez IVADO, un consortium en intelligence artificielle, **Virginie Portes** a été directrice des subventions et de la communication au Bureau Recherche, Développement, Valorisation de l'Université de Montréal pendant dix ans.

22,95 \$ • 20 €

Disponible en version numérique
www.pum.umontreal.ca

ISBN 978-2-7606-4934-7



9 782760 649347

L'ART D'ÉCRIRE UNE BONNE DEMANDE DE SUBVENTION

.....

une bonne demande de subvention

• • • • •

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: L'art d'écrire une bonne demande de subvention / Virginie Portes.

Autre titre: Subvention.

Nom: Portes, Virginie, autrice.

Description: Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20230081533 | Canadiana (livre numérique) 20230081541

| ISBN 9782760649347 | ISBN 9782760649354 (PDF) | ISBN 9782760649361 (EPUB)

Vedettes-matière: RVM: Recherche universitaire—Aspect économique. | RVM: Bourses de recherche.

| RVM: Demandes de subventions. | RVM: Recherche—Rédaction de projets.

Classification: LCC LB2326.3.P67 2024 | CDD 378.0072—dc23

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Mise en page et couverture: Gianni Caccia

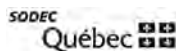
© Tous droits réservés Les Presses de l'Université de Montréal

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Fonds du livre du Canada,
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec
(SODEC).



Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



La vérité scientifique a pour signe
la cohérence et l'efficacité.
La vérité poétique a pour signe la beauté.

AIMÉ CÉSAIRE

Préface

L'université d'aujourd'hui accorde une place primordiale à la recherche et en fait même, après l'enseignement, le second pilier fondamental de sa mission. N'oublions pas que cette heureuse évolution est en fait relativement récente, toujours fragile, et qu'elle s'est accompagnée d'une complexification croissante du soutien à la recherche. Ce livre donne des outils essentiels qui aideront les chercheurs à trouver les appuis requis pour réaliser leurs projets les plus novateurs.

Afin de mieux comprendre comment nous en sommes arrivés aux mécanismes actuels de soutien, il est utile de contempler le chemin qu'a parcouru la recherche universitaire par une brève esquisse historique.

Depuis la création médiévale de l'université, la mission universitaire a toujours été de transmettre fidèlement la connaissance établie par ceux qui nous ont précédés. Toutefois, l'activité de créer de nouvelles connaissances n'était pas vue aux premiers jours de l'université comme très importante. En fait, les « Anciens » ou les autorités religieuses ayant eu, croyait-on, un accès privilégié à la Vérité, l'objectif premier de toute éducation était donc de transmettre cette « sagesse » avec fidélité plutôt que de succomber à la tentation d'essayer de découvrir ce que nos prédécesseurs ou des dogmes n'avaient pas (encore) énoncé. Bien que de telles limitations à la curiosité humaine aient pu être respectées de manière institutionnelle, elles ne l'étaient heureusement pas à l'échelle individuelle, même si les partages entre étudiants et enseignants se faisaient plutôt sous couvert de passe-temps ou de passion personnelle. Pour le dire simplement, la recherche était alors, au mieux, tolérée, parfois encouragée, mais rarement soutenue avec enthousiasme.

C'est au cours des XVII^e et XVIII^e siècles que nous voyons l'émergence des grandes académies et sociétés savantes rassemblant chercheurs et curieux pour partager leurs découvertes. Avec les Lumières, qui exhortent à l'épanouissement par la raison, et le développement de nouvelles méthodes scientifiques d'observation et d'expérimentation, nous assistons alors à une remise en question des idées préconçues et des connaissances établies. D'une certaine manière, la recherche et la découverte deviennent pour certains l'activité humaniste par excellence : l'être humain, par son intellect et l'usage structuré de ses perceptions, démontre ainsi sa spécificité et son émancipation relative face à certaines déterminations de la nature. Pourtant, comme trop souvent pour les activités jugées précieuses, la recherche est malheureusement

réservée de facto aux privilégiés qui ont le luxe des moyens et du temps libre pour expérimenter, échanger et réfléchir. Dès le début, le temps et l'argent constituent donc le carburant de la découverte et c'est au sein de ces académies et sociétés, et non dans les universités de l'époque, que se fait le partage de la fine pointe de la recherche.

La transformation de l'université allemande aux XVIII^e et XIX^e siècles, suivie de l'émulation progressive du modèle ailleurs en Europe puis en Amérique, fait en sorte que de plus en plus d'universitaires accumulent les connaissances et les transmettent au sein de disciplines que nous reconnaissons encore aujourd'hui. Une telle articulation des savoirs permet rapidement d'identifier des questions sans réponses, qui exigent remédiation. On peut dire que c'est à ce moment que l'institutionnalisation de la recherche universitaire débute et qu'elle devient une fonction reconnaissable et valorisée.

La révolution industrielle avec son instrumentalisation des découvertes scientifiques et techniques ainsi que l'accès privilégié de certains États (grâce à leurs universités) à une expertise d'avant-garde mettent au grand jour la vulnérabilité politique et économique des pays sans capacité de recherche nationale. Ici même, au Québec, le frère Marie-Victorin, professeur à l'Université de Montréal et fondateur du Jardin botanique et de l'ACFAS, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, lance cet appel aux Canadiens français dans *Le Devoir* en 1925 : « Nous ne serons une véritable nation que lorsque nous cesserons d'être à la merci des capitaux étrangers, des experts étrangers, des intellectuels étrangers : qu'à l'heure où nous serons maîtres par la connaissance d'abord, par la possession physique ensuite des ressources de notre sol, de sa faune et de sa flore. Pour cela, il nous faut un plus grand nombre de physiciens et de chimistes, de biologistes et de géologues compétents. » Cette ambition pour la science et le savoir en tant que conditions de l'essor des individus et des collectivités trouve alors écho un peu partout sur la planète.

C'est durant et après les deux grandes guerres que les gouvernements entreprennent de soutenir activement, et pour plusieurs, vigoureusement, les activités de recherche universitaire comme un enjeu de sécurité nationale et de développement économique. Outre le succès militaire ou géopolitique, les transformations

démographiques, culturelles, sociales, politiques et économiques augmentent de multiples manières l'appétit pour un plus grand accès à l'éducation universitaire, mais aussi aux fruits de la recherche. Par exemple, le retour des G.I. aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, mais surtout le baby-boom qui s'ensuit induisent une massification de l'enseignement supérieur et une diversification des objets d'études. On voit donc les pays dits riches commencer à appuyer financièrement la recherche universitaire au-delà des questions médicales, militaires et industrielles qu'ils promouvaient déjà depuis quelques décennies. Au Québec et au Canada, les deux gouvernements commencent à soutenir financièrement la recherche universitaire dans de très nombreux domaines par l'intermédiaire de divers organismes et différentes agences, en recherche tant fondamentale qu'appliquée. Toutefois, il faudra attendre les années 1970 et 1980 pour que la recherche subventionnée devienne significative dans le monde universitaire : d'abord, dans les années 1990 et 2000, avec la montée d'un nouvel enjeu, l'innovation, puis par l'intérêt croissant pour la recherche interdisciplinaire.

Au fil de cette évolution, le soutien financier devient une condition indispensable à la réussite en recherche. Aujourd'hui, les subventions sont primordiales pour couvrir les différents coûts matériels, que l'on pense aux équipements et aux instruments requis dans le cadre de diverses expériences, mais elles répondent aussi à d'autres besoins. La base de la recherche étant surtout le génie humain, les subventions servent d'abord à aider les équipes de recherche, la relève étudiante et les professionnels de recherche qui contribuent à la création et à la diffusion du savoir. De plus en plus, l'enjeu de la mobilisation des connaissances s'impose comme un défi majeur pour élargir le bassin des acteurs et des publics concernés. Au-delà de l'aspect administratif d'un formulaire de demande de subvention, il faut considérer tous les défis sous-jacents liés à la constitution de communautés de recherche qui sollicitent le soutien requis pour tisser et maintenir les liens qui les unissent. C'est donc avec un peu de surprise qu'on découvre que la demande de subvention cache en fait des promesses d'aventures humanistes cryptées dans les champs d'un questionnaire.

Malheureusement, dans un contexte de pénurie de moyens, la quête de subventions a conduit pour beaucoup à un renversement des valeurs : l'obtention de subventions joue désormais un rôle croissant dans l'évaluation de la qualité intrinsèque de la recherche. L'évaluation par les pairs, cruciale dans l'activité de recherche, est garante du scepticisme organisé décrit par le sociologue Robert K. Merton comme essentiel à « l'éthos de la science ». Initialement centrée sur l'analyse du bien-fondé des articles scientifiques, cette évaluation fut ensuite utilisée dans l'attribution des ressources. Avec des moyens subventionnaires limités et une augmentation continue de la participation à l'université, nous sommes souvent pris dans une logique malthusienne, où la lutte pour les ressources semble toujours plus acharnée. Dans cette mécanique, l'évaluation par les pairs revêt trop régulièrement l'apparence d'une sélection naturelle, à laquelle seuls les mieux adaptés survivent. Subrepticement, nous avons glissé vers une dynamique où le succès subventionnaire n'est plus

simplement une façon de réaliser la recherche, mais devient un substitut de l'excellence scientifique, transformant ainsi les moyens en fins en soi. N'oublions jamais que l'argent (ou la subvention) n'est pas une preuve d'excellence, mais un indicateur parmi d'autres d'une appréciation positive par les pairs. Tout en demeurant pragmatiques pour l'exécution de la recherche, restons idéalistes dans nos valeurs universitaires : rappelons-nous que les idées sont plus importantes que les ressources pour les mettre en œuvre.

C'est donc cette double posture, à la fois demande d'appui et occasion de jugement, qui dessine la place paradoxale de la subvention dans le cœur des chercheurs. La subvention suscite bien sûr tous les espoirs de soutien financier ou d'approbation des pairs, mais elle engendre aussi toutes les craintes d'un résultat négatif et de ses effets sur la carrière. L'échec subventionnaire n'affecte pas seulement notre projet de recherche ou notre fierté, peut-être mal placée, mais il peut également accroître la précarité de nos étudiants et de nos collègues. Ce que tous les chercheurs principaux savent mais verbalisent rarement, c'est que le processus de demande lui-même est stressant pour diverses raisons personnelles et professionnelles. Par conséquent, il serait sage pour nous tous de trouver les moyens de recontextualiser les succès et les échecs aux concours.

Les réussites sont source de grande satisfaction et de soulagement, mais les refus sont malheureusement plus fréquents et provoquent une profonde déception. Certains, face au rejet, réagissent avec une magnanimité surprenante ou une ironie mordante. C'est ainsi que le grand biologiste et théoricien de l'Université de Chicago Leigh Van Valen remerciait la National Science Foundation et ses nombreux refus de subvention dans son célèbre article de 1973, *A New Evolutionary Law* : « Je remercie la National Science Foundation d'avoir régulièrement rejeté mes (sincères) demandes de subvention pour travailler sur des organismes réels (Szent-Györgyi, 1972), me poussant ainsi à me tourner vers un travail théorique » [traduction libre]. Ironiques ou non, ces propos nous rappellent de façon salutaire que l'excellence ne se traduit pas toujours en espèces sonnantes et qu'il ne faut pas laisser le regard des autres nous distraire de l'importance de notre propre quête de savoir.

Le livre de Virginie Portes nous permet d'objectiver la démarche de subvention et d'y participer de manière plus délibérée, lucide et stratégique. Avec un peu de chance, nous pourrions transformer ce qui peut être une source d'inquiétude légitime en un exercice de style afin de mieux communiquer nos ambitions de recherche et ainsi d'augmenter nos perspectives de succès. Avec la sagesse de l'expérience, on arrive à vivre plus sereinement l'activité de conception d'une demande de subvention.

En effet, l'exigence de devoir conceptualiser, traduire et partager notre science renforce notre propre maîtrise de notre domaine et des horizons de connaissance à explorer. Rarement reconnue comme un exercice pédagogique, la demande de subvention l'est d'abord et avant tout : on y explique la fine pointe d'un champ actuel et son potentiel à des pairs dont nous ne pouvons pas toujours présumer l'expertise ou l'intérêt. Nous en venons aussi à un retour sur nous-mêmes, esquissant une

trame narrative pour une histoire de recherche présente de manière évanescence dans notre cerveau. En considérant la demande de subvention comme un exercice de style ou d'introspection, nous nous rapprochons de notre fonction d'enseignant ou de communicateur. Qu'est-ce que je souhaite vraiment mieux comprendre? À qui dois-je l'expliquer? Quels sont les besoins pédagogiques ou les contraintes de ce public? Quel est son niveau de littératie par rapport au projet soumis? Comment le rejoindre là où il est?

De diverses manières, Virginie Portes met des mots sur nos maux et ajoute un peu de lumière à un processus souvent ténébreux. Sa grande expérience des logiques et des labyrinthes subventionnaires démystifie et dédramatise ce processus complexe pour nombre d'entre nous, pour nous permettre de consacrer plus d'énergie à l'élargissement des horizons humains dont nous avons tant besoin. Ainsi, nous retrouverons peut-être plus facilement l'esprit de liberté qui, au-delà de l'argent, est la réelle condition de la découverte.

FRÉDÉRIC BOUCHARD, *Ph. D., FRSC*

*Professeur de philosophie et doyen,
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal*